

Annie Tardits

### À propos de théorie.

Je voudrais donner quelques coordonnées des difficultés où nous a mis la question que nous avons retenue pour ces soirées <sup>1</sup>. On pourrait distribuer ces difficultés entre embarras et empêchement ; la transformation insue de l'énoncé de départ a peut-être été une première tentative, plutôt ratée, pour en sortir. "De quelles théories se supporte la pratique des cures ?" est devenu, dans une formulation objectivante, "Quelles théories supportent la pratique des cures ?"

À l'horizon de cette formulation, on pourrait situer le travail de Paul Bercherie. Son hypothèse de lecture de Freud est que l'on peut distinguer dans l'élaboration freudienne quatre modèles métapsychologiques. Ces quatre théories métapsychologiques ne font pas système, il n'y a pas de rapport dialectique d'*Aufhebung* entre elles, Freud n'en abandonne aucune.

Par-delà cette lecture, Bercherie tente, de façon peut-être réductrice mais astucieuse et stimulante, de tracer une géographie du champ psychanalytique post-freudien. Il fait l'hypothèse que quatre grands courants - Lacan est un des quatre - prennent chacun appui sur un des quatre modèles freudiens. En privilégiant ainsi un modèle théorique, chaque courant oriente en conséquence la pratique des cures et peut-être, mais ce n'est pas la question, une modalité de lien social dans la communauté que ce choix rassemble.

Faut-il exclure l'idée que dans vingt ou trente ans il sera possible de faire la géographie des post-lacaniens et de mettre à l'étude comment elle se conjugue et se croise avec celle des post-freudiens ? Ne sommes-nous pas déjà habitués à dire et à entendre que tel rassemblement d'analystes se fait autour du privilège accordé à tel moment de l'élaboration lacanienne et du rejet de ce

---

<sup>1</sup> Ce qui suit reprend une intervention aux soirées du Collège de la passe le 1<sup>er</sup> décembre 1994.

qui vient après, ou avant ? Et que cela a des conséquences sur la pratique des cures.

Mais cette dimension quelque peu panoramique de la question n'était pas dans notre propos, du moins pas explicitement. Je la laisserai donc de côté.

Il me semble que, dans sa formulation de départ, cette question est venue répondre à une position paradoxale du Collège au regard de l'enseignement, puisque, à tort ou à raison, c'est ce terme qui est venu, et pas celui de séminaire par exemple, pour désigner ces soirées publiques. Comment enseigner, au titre du Collège, dans un temps où le dispositif ne fonctionne pas encore, si ce qui est supposé enseignant c'est l'expérience de la passe telle que le dispositif peut la saisir ? Pourquoi parler avant ? De quelle place ? Dans quelles limites ? Telles sont les questions, facteur évident d'inhibition, qui sont venues d'emblée. Elles incluaient, de façon explicite, la question de la transmission de la psychanalyse, des limites de cette transmission et d'un forçage de ces limites. Quoi attendre de ce forçage ? La théorie peut-elle y participer ? C'est sans doute logiquement qu'est alors venue la question des théories dont se supporte la pratique des cures, mais, faute d'explicitation cette logique, elle a emporté avec elle l'opacité du paradoxe.

Pour tenter de l'éclairer, il est peut-être nécessaire d'établir une première tension entre ce qui enseigne et ce qui s'enseigne, et admettre que lorsque nous privilégions le fameux "se laisser enseigner" nous pensons à ce qui enseigne et non à ce qui s'enseigne. C'est notre *doxa*. Nous faisons l'hypothèse, le constat - peut-être est-ce un de nos postulats - que ce qui enseigne, c'est l'expérience, celle de la cure, celle de la passe, incluse-exclue dans la première, à son bord. Bien sûr, nous savons, d'expérience et de théorie, que ladite expérience est un fait de discours, et non un ineffable, et qu'elle se structure d'un dispositif qui la rend possible et qui est lui-même le produit d'une élaboration théorique. Mais nous posons que l'expérience enseigne ce que nous ne savons pas encore. Elle permet aussi de confirmer ce que nous savons. Plus précisément, elle permet d'acquiescer des convictions en éprouvant dans notre corps et dans notre esprit ce que la psychanalyse affirme

et qui nous fait peu d'impression lors d'un enseignement théorique de doctrine<sup>1</sup>.

Alors, ce qui s'enseigne, est-ce la théorie ? Je dirai non, même si une théorie peut devenir objet d'enseignement. Ce qui s'enseigne, ce qui se transmet - quelle qu'en soit la modalité : livre, cours, sermon - c'est une doctrine.

Doctrine et théorie relèvent de deux opérations intellectuelles différentes - et un système est encore d'un autre registre. Pour approcher cette différence, j'évoquerai un autre champ que le nôtre. Il y a, dans le Christianisme, une doctrine de la Trinité ; elle s'enseigne depuis des siècles. Malgré le monument théorique, que Lacan qualifie de "modèle théorique", qu'est le *De Trinitate* de Saint Augustin, ou les élaborations de Petau, ce n'est pas une théorie de la Trinité qui s'enseigne. Ce qui, dans la doctrine, fait butée pour la pensée, et que Lacan désigne comme "l'intenable de la formulation d'un Dieu Trois et Un"<sup>2</sup>, est posé comme mystère. Les tentatives de forcer ce mystère par des élaborations théoriques décident des hérésies dans leur écart avec la doctrine, avec l'*orthodoxa*.

La doctrine, c'est ce que l'on admet. On ne la découvre pas, on ne l'invente pas, on ne la démontre pas. C'est ce que l'on a reçu et que l'on peut transmettre. Disons que c'est ce qui est recevable et qui, comme tel, respecte une convenance. Ainsi la recevabilité d'une doctrine requiert-elle une présentation et donc une rhétorique.

La théorie, c'est tout autre chose. C'est quelque chose qui se découvre avec l'équivoque de l'opération en jeu : ça se découvre, quelqu'un le découvre. S'il y a de la contemplation en jeu, comme Platon semble en introduire la signification dans la langue - sans doute par contamination avec le mot *θεα*, spectacle - l'opération de dévoilement et le sens initial de voyage ne sont pas négligeables. En amont du voir, il y a le découvrir, en aval il y a la tâche d'en rendre compte. Ce registre du découvrir n'est pas sans rapport avec la question de la vérité, celle concernée par l'oracle que les théores consultaient.

<sup>1</sup> cf. S. Freud, *La question de l'analyse profane*. Paris, Gallimard, 1985, p.52.

<sup>2</sup> J. Lacan, La Science et la vérité. in *Les Écrits*. Paris, Seuil, 1966 p.873.

Cette double mise en tension - ce qui s'enseigne et ce qui enseigne, la doctrine et la théorie - éclaire-t-elle l'embarras qui fut le nôtre ? On pourrait, dans une réduction forcément abusive, ramener cet embarras à quatre énoncés, des énoncés fictifs donc :

- Dans la conduite de la cure, je prends les choses par tel biais, je m'oriente avec telle idée, je construis une théorie, ma théorie, avec les théories de Freud et de Lacan.

- Nous supposons à la psychanalyse une théorie commune, même si elle n'est pas toute. Elle est transmissible mais nous n'avons pas à l'enseigner au titre du Collège. La mise en série des usages singuliers faits dans les cures de cette théorie commune n'intéresse pas une école.

- La théorie que construit un analyste est du registre fantasmatique du point de vue.

- Nous serons enseignés par l'expérience de la passe.

Ces énoncés ne s'entament pas l'un l'autre. De quel point entendre le bout de vérité qu'il y a dans chacune de ces formulations ? Ce point a fini par se formuler et il pourrait se dire ainsi : la question mise au travail concerne l'élaboration théorique à laquelle a recours l'analyste - mais aussi bien l'analysant - dans la rencontre de points de réel. Ces points font butée pour le sujet, pour la cure, pour la doctrine soit la théorie commune ; ils concernent ce qui échappe au transmissible. Mais ils sont aussi ce par quoi un sujet peut entrer dans la théorie, la découvrir.

Nous disons que le réel, c'est ce que la cure a à supporter, ce qu'elle doit permettre au sujet de cerner. Au risque de choquer, je poserai la question suivante : quelle différence y a-t-il entre le réel à supporter, à cerner dans la cure, et le mystère que la doctrine de la Trinité supporte et cerne en son centre tout en s'accommodant d'un certain "découragement de la pensée" ?

Ce réel, pouvons-nous aussi l'émouvoir, "l'esmoier", soit lui enlever un peu de son pouvoir quand c'est lui qui met le sujet en émoi, en émeute ? Avec quoi l'émouvoir ?

Est-ce qu'une élaboration théorique permet de supporter le réel en l'instituant ? Elle participerait alors du fantasme dans sa dimension non négligeable d'institution du

sujet<sup>1</sup>. Est-ce qu'elle peut contribuer à émouvoir le réel, participant alors du savoir à inventer pour tenter de déterminer le réel ?

Ce serait sans doute dommage que nous répondions par avance à ces questions. Il me semble qu'elles ont à l'oeuvre dans un passage, souvent cité parmi nous, "l'Analyse avec fin et sans fin" ! La question de Freud est celle-ci : est-il possible que, du fait de la cure analytique, la pulsion ne suive plus ses propres voies vers la satisfaction ? Une question proche de la question : peut-on émouvoir le réel ? Devant la difficulté à dire comment cela peut se produire, Freud en appelle, tout en la critiquant pour son manque de précision, à la sorcière métapsychologique : "sans une spéculation et une théorisation métapsychologique - j'ai failli dire une fantasmatisation [*phantasieren*] - on n'avance pas d'un pas ici." En prenant cet appui, il formule la possible "création originante" que la théorie analytique peut revendiquer, et cela malgré l'expérience qui n'est pas suffisamment étendue pour le confirmer.

Sommes-nous en mesure d'affirmer et de soutenir - au-delà de Freud d'une certaine façon - que l'expérience est suffisamment étendue pour répondre à sa question ? Ou que nous avons, par exemple avec les écritures de Lacan, un outil plus opératoire ? La question retenue pour ces soirées reste en deçà de cette affirmation, malgré l'attente à l'égard de l'expérience, malgré la référence partagée aux écritures de Lacan. Elle reste une question freudienne.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*